

Note de l'auteure

Prendre du recul est une bonne chose, c'est bien connu. C'est le cas lorsqu'on évoque la Seconde Guerre mondiale. Personne n'aurait pu prédire les atrocités qui ont été commises à cette époque, et qui se sont greffées au cours parfois sombre de l'histoire.

C'est l'époque d'avant la guerre que j'ai voulu capturer dans ce roman, une période où l'humanité avait déjà commis des atrocités, mais rien de comparable à l'Holocauste. Il y a un avant et un après Auschwitz, Dachau et Sachsenhausen. Avant cela, personne n'avait imaginé à quel point l'humanité pouvait sombrer.

Ce degré d'horreur ne pouvait être prédit, mais il y a eu ceux qui observaient les faits et qui ont averti les autres de la soif de pouvoir d'Hitler. Ceux qui étaient dans l'œil du cyclone au tout début. Au cours de mes recherches, quand j'ai lu des journaux intimes et des biographies, j'ai réalisé que ce sont les journalistes basés à Berlin et aux alentours qui ont sonné l'alerte et prévenu le reste du monde qu'un conflit aurait lieu. Parmi eux, l'éminent William Lawrence Shirer, de la CBS, dans ses Mémoires intitulés *Berlin Diary*.

Malheureusement, le monde n'était pas prêt à écouter, tout particulièrement les politiciens.

Dans les années 1930, parmi les journalistes, il y avait bon nombre de femmes, décrites de la plus superbe des manières dans l'ouvrage de Nancy Caldwell, *The Women Who Wrote the War* : Sigrid Schultz, habile journaliste juive qui travaillait pour un journal américain, qui parvint à être à la fois l'amie et l'ennemie de l'élite nazie ; Clare Hollingworth, qui a bluffé tout le monde avec son article sur l'invasion allemande en Pologne ; Martha Gellhorn, cette Mme Hemingway malgré elle, qui ne faisait pas partie du cercle berlinois mais demeure l'une de mes héroïnes. Son excellente biographie, rédigée par Caroline Moorehead, fut pour moi un aperçu de ce qui se passait dans l'esprit d'une correspondante, mais aussi une aventure palpitante.

J'ai été journaliste avant d'être sage-femme puis écrivaine, et je ne couvrais rien de très excitant, seulement des événements locaux, et je ne peux qu'imaginer le courage de ces femmes, victimes de préjugés liés à leur sexe et de ridicules règles de bienséance. Elles ont franchi de nombreux obstacles et ont fait avancer le droit des femmes, de manière générale.

Il n'y avait pas de réseaux sociaux, les lecteurs se fiaient aux journaux ou à la radio : c'était leur fenêtre sur le monde avant que le monde ne bénéficie du luxe de la télévision, de Twitter ou de Facebook.

Comme mon personnage, Georgie, j'ai voulu explorer l'aspect humain derrière le conflit : montrer ce que vivaient ces familles, comme celle des Amsel. Avancer sur le fil du rasoir pendant des mois et des années, sans savoir si l'existence basculerait en une fraction de seconde, à cause d'un voisin malveillant ou d'une remarque imprudente à l'adresse d'un membre de la

Gestapo. Ce sentiment de menace a été abordé dans les Mémoires d'Irene Matthews, *Out of Nazi Germany and Trying to Find My Way*.

J'ai écrit ce roman pendant le confinement : cela m'a poussée à considérer le sentiment de perte différemment. Nous n'étions séparés de nos proches que pour quelques semaines ou quelques mois, mais imaginer que cela soit pour la vie... Pour toujours... Et pas à cause d'un caprice de la nature, mais de la volonté d'un seul homme. J'ai toujours du mal à y croire.

Je ne me suis pas vraiment inspirée de mon histoire familiale pour l'histoire des Amsel, mais j'ai découvert il y a peu de temps que mon grand-père paternel était juif et vivait au nord de Londres pendant la guerre. Mon père ne l'a que très peu connu et n'a pas été élevé comme juif pratiquant, mais je ne peux m'empêcher de me demander ce qui a amené mon grand-père ici et si sa famille et lui-même ont été chassés d'Europe pendant la montée du fascisme.

Encore une fois, mon travail de recherche a été fascinant. J'ai découvert les esprits vifs et intelligents des journalistes étrangers, mais j'ai aussi lu des centaines de pages de vieux journaux.

Le *News Chronicle* était dynamique et a été une sacrée bonne lecture : les articles publiés étaient féroces et courageux. On y trouvait aussi des publicités pour les *Bile Beans*¹ !

Bien sûr, tout lecteur fidèle sait que je suis irrésistiblement attirée par les salles de rédaction : le rush fébrile avant le rendu, les claquements furieux des machines à écrire ou le bruit des claviers d'ordinateur, plus tard. Je me souviens de cet esprit de franche camaraderie

1 Un produit présenté comme énergisant et purifiant. (N.D.E.)

quand nous devons boucler avant la date limite et du bourdonnement qui régnait dans le vaste *open space* de l'*Evening Standard*, où j'ai travaillé durant une courte période. Laissons certains dire que le journal n'est qu'un amas de papier voué à finir dans une poubelle. Le journal est quelque chose dont visiblement nous ne pouvons pas nous passer. Fort heureusement. Longue vie à la presse imprimée.

PROLOGUE

Plans

Berlin, 23 juillet 1938

Laisant derrière lui les râles d'agonie qui provenaient de la cellule et le bruit du claquement des portes enfermant le prisonnier, le major Hugo Schenk rengaina son pistolet puis gravit l'escalier, échappant aux ténèbres du sous-sol avec une énergie renouvelée.

Ragaillardisé par la lumière provenant des étages, il aperçut pourtant du coin de l'œil une minuscule goutte pourpre. Impossible de l'ignorer : elle souillait la manchette de son uniforme impeccable et repassé. Malgré sa toute petite taille, elle bougeait dans son champ de vision comme un signal lumineux. Il la gratta, et son irritation augmenta quand elle resta incrustée dans le tissu fin et gris. Cela faisait un moment qu'il ne s'était pas sali les mains, mais aujourd'hui, sa quête d'informations vitales pour le Parti s'était révélée extrêmement frustrante : sa cible était têtue comme une mule et il avait agi avec précipitation. D'où l'éclaboussure. Il était soulagé d'avoir quitté la mare de sang qui s'épandait sur les carreaux sales de la prison. Au sous-sol, on devait déjà être en train de nettoyer ce carnage et de s'occuper du corps affaissé du prisonnier qui se

vidait de son sang et à qui on avait réussi à soutirer des informations avant qu'il ne perde patience. Cette petite tache de sang tombait mal : il avait rendez-vous avec Himmler plus tard dans l'après-midi. En dépit de la chaleur torride du jour, le chef de la Gestapo l'attendrait en uniforme complet, col et chemise impeccables.

De retour à son bureau, il contempla avec satisfaction la jolie pile de fichiers posés non loin de lui, méticuleusement classés et prêts à être tamponnés par Himmler. Ils étaient classés par ordre de taille : le gros dossier étiqueté « Juifs » en bas, surmonté de « Roms », de « Manouches » et de « Témoins de Jéhovah ». Tout en haut, un dossier plus mince : « Indésirables ». Avec un hochement de tête satisfait, il parcourut des yeux le plan qui s'étalait sur son bureau : un projet d'extension. Ils pourraient faire bien plus de choses. Être bien plus créatifs. Himmler serait satisfait.

Il gratta de nouveau la tache de sang alors que le téléphone sonnait.

— Oui ?

— Major Schenk, désolé de vous déranger. Un mot sur votre second. J'ai bien peur de vous annoncer une mauvaise nouvelle : il a eu un accident de voiture ce matin. Il est mort sur le coup, comme la femme qui l'accompagnait.

Il ressentit de l'ennui, un peu comme la contrariété provoquée par cette tache de sang, mais aussi du désagrément. Bon sang, c'était dommage de perdre un conseiller efficace, qui savait arrondir les angles et qui était un diplomate de valeur. Efficace et obéissant. Un bon nazi.

Schenk eut soudain conscience qu'il lui fallait faire preuve d'un minimum de compassion. Il ne fallait pas paraître dénué de sentiments.

— Ah, c'est une bien triste nouvelle. Je crois qu'il avait des enfants. Seront-ils pris en charge par d'autres membres de la famille ?

À l'autre bout du fil, il y eut une toux embarrassée.

— Heu, la femme dans la voiture n'était pas son épouse, monsieur.

— Oh, je vois. Eh bien, envoyez mes condoléances et des fleurs à sa femme. Et assurez-vous que nous prenons en charge l'enterrement.

— Oui, monsieur.

— Avons-nous envisagé quelqu'un pour le remplacer ?

— Oui, major, j'ai quelqu'un en tête. Jeune, mais très vif. Je vais m'occuper de la paperasse et organiser un rendez-vous pour que vous puissiez le rencontrer.

— Bon travail. *Heil Hitler.*

Il raccrocha et son œil se porta de nouveau sur la tache de sang. *Maudits Juifs.* Pourquoi saignaient-ils autant ?

Chaleur et poussière

Londres, 23 juillet 1938

Georgie était assise, les yeux fixés sur le chandelier aux lumières chatoyantes. Elle repéra quelques toiles d'araignée oubliées par le personnel de ménage, qui avait officié avant le bal de ce soir. La glorieuse réputation du Ritz londonien restait intacte, mais cet endroit renommé s'était peut-être légèrement dégradé. Comme quoi, la saleté et la poussière atteignaient même les riches. C'était une évidence... étrangement réconfortante. Si cet endroit chic, qui s'apparentait à un rêve quand elle était petite, cachait sa vraie nature derrière une façade, alors quantité de gens en faisaient peut-être de même.

Peut-être la majorité de l'assemblée peuplant cette salle de bal ?

À cette pensée, son sentiment d'imposture se fit moins pesant. Elle s'agita sur son tabouret de bar pour calmer ses incessantes bouffées de chaleur. Le barman croisa son regard. Elle lui sourit avec douceur, afin de ne pas donner l'impression d'être esseulée. Car ce n'était pas le cas.

Malgré tout, il la contempla avec compassion. Clairvoyant. Mais peut-être que le reste de la salle n'avait

pas remarqué sa gêne... Et pourtant. La bretelle de sa robe, prêtée par une cousine qui faisait une taille de moins, sciait son épaule. Ses chaussures compressaient ses orteils, mordaient sa chair et l'avaient fait doublement souffrir quand elle avait enduré une valse dans les bras du don Juan du bureau, qui avait deux pieds gauches. Elle avait réussi à s'excuser après une longue et douloureuse danse, et avait battu en retraite au bar. Elle s'y trouvait depuis, un Martini dans les mains.

La piste de danse était à nouveau remplie : les correspondants se mêlaient aux journalistes et aux photographes. Les rédacteurs en chef et leur femme virevoltaient dans le bavardage étourdissant de ces manieurs de mots qui refaisaient le monde autour d'une table.

Le bal d'été des journalistes était l'occasion pour les journalistes londoniens les plus endurcis de se laisser aller, juste pour une nuit. Ils oubliaient la rivalité frémissante de Fleet Street, siège de l'information, de l'exclusivité et des gros titres. Georgie trouvait l'ambiance enivrante, mais pas autant que le cocktail très fort préparé par le barman qui, dans un élan de pitié, y avait ajouté une double dose de vodka. La musique et la chaleur lui faisaient tourner la tête, mais elle appréciait trop le spectacle pour partir.

— Vous ne dansez pas ?

Georgie tourna la tête en direction de la voix qui l'interpellait, ses boucles blondes et courtes se balançant dans un mouvement brusque. Un instant, elle se demanda s'il s'agissait du don Juan qui l'invitait de nouveau à danser, mais la voix lui était inconnue. Quand ses yeux se posèrent sur son propriétaire, elle nota qu'il souriait à peine. D'un signe du menton, elle désigna ses pieds, perchés sur le barreau du haut tabouret.

— Ce ne serait pas de refus, mais mes chaussures s’y opposent formellement.

— Oh, répondit-il en s’accoudant au bar, l’index levé à l’attention du barman.

Rien de plus. Deux options : sa réplique lui avait paru amère, ou il n’avait fait preuve que de politesse en l’invitant et ne comptait pas insister. Georgie continua donc à observer des danseurs. Pourtant, quelque chose la poussa à lui jeter un coup d’œil. Il était grand, mince et semblait étonnamment à l’aise dans son smoking de soirée. Il sembla réaliser qu’elle l’observait et, saisissant son propre cocktail, il se tourna face à elle.

— Êtes-vous l’invitée de quelqu’un ?

Il ne réalisait pas à quel point il se montrait désagréable. Toute autre femme l’aurait considéré comme impoli, mais cela n’eut aucun impact sur l’armure sans faille que Georgie s’était construite. *Me voit-il comme une imposture ? Une intruse qui n’a rien à faire ici, dans le monde du journalisme ?* À cette idée, elle ressentit une pointe d’irritation qui s’évanouit pour laisser place à son sens de l’humour pétillant.

— Non, je suis ici avec mon patron. Je travaille au *Chronicle*.

— Oh.

Cette fois, le « Oh » était plus engageant.

— De qui êtes-vous la secrétaire ?

Parmi sa réserve inépuisable de sourires à arborer selon la situation, Georgie choisit celui qui dissimulait le mieux son mépris.

— Je travaille avec Henry Peters.

Quelle que soit l’identité de ce jeune homme, il était impossible qu’il ne connaisse pas le nom d’un des hommes les plus vénérés de Fleet Street, et qui travaillait au service Étranger du *Chronicle*.

— Oh, répéta son interlocuteur.

N'avait-il que ce mot à la bouche ? Il ne pouvait être journaliste, avec si peu de vocabulaire !

— Et vous ? demanda-t-elle, les yeux rivés sur son Martini comme si celui-ci était nettement plus intéressant que son interlocuteur.

Elle n'était pas d'humeur à flatter son ego, mais l'alcool la rendait espiègle.

— J'écris pour le *Telegraph*, répondit-il en bombant le torse. Service Étranger.

Tout en lui, l'intonation de sa voix, son attitude et sa tenue, montrait qu'il sortait tout droit d'une école privée réputée.

— Oh, répliqua Georgie.

Après tout, elle aussi pouvait jouer à ce petit jeu.

Ils se mirent à contempler la piste de danse. Le silence pesait sur eux comme un brouillard épais et glacial.

— Inhabituel, de voir tant de journalistes en compagnie de leur épouse, dit finalement Georgie, quand le brouillard commença à devenir étouffant. C'est pour ça qu'ils sont irréfutables ou qu'ils sourient.

Elle le regarda, pour voir s'il appréciait la pointe d'humour. Un grognement bourru lui indiqua le contraire. Pourtant, il ne semblait pas décidé à partir.

— Le mariage ne vous tente pas ? insista-t-elle, après avoir noté qu'il ne portait pas d'alliance.

Elle le faisait rôti à petit feu et ressentit une brève culpabilité de constater à quel point cela l'amusait.

Il la regarda d'un air hautain, avant de prendre la parole d'un ton résolu.

— Moi ? Oh non. J'ignore comment un journaliste sérieux pourrait l'envisager. Pas en ce moment, pas dans le monde dans lequel nous vivons. Une épouse ne peut

pas voyager à l'étranger. Ni aucune femme, d'ailleurs. Ce n'est pas leur place.

Ses yeux bleus et durs reflétaient son intense conviction.

— Vraiment ?

Georgie voulait le pousser dans ses retranchements. D'une secousse violente. En le menaçant avec un objet pointu, tant qu'à faire.

— Vous n'êtes donc pas un grand fan de Martha Gellhorn, *a priori*.

— La fiancée d'Hemingway ?

Cette façon présomptueuse de la réduire à ça aurait attisé la colère de la célèbre correspondante. C'était ce que ressentait Georgie, en tout cas.

— Je suis certaine que Miss Gellhorn vous en voudrait d'affirmer qu'elle écrit dans l'ombre d'Ernest.

Sa réplique fusa entre ses dents, avant qu'elle ne poursuive à voix haute :

— J'ai tendance à penser que ses dépêches du front espagnol sont aussi bonnes, voire meilleures, que celles de son compagnon.

Il posa son regard sur elle, sourcils froncés en signe de confusion. Il était facile de deviner ce qu'il pensait : comment diable une simple secrétaire pouvait-elle le savoir ?

— Eh bien, chacun son opinion. L'étranger est dangereux. Il faut sans cesse garder son sang-froid dans des situations périlleuses. Et par-dessus tout, je ne suis pas fait pour le mariage.

— Oh, répéta Georgie sans insister plus.

Pas de déploiement d'ironie : il n'en valait pas la peine. Elle observa à nouveau la piste de danse, véritable kaléidoscope coloré et mouvant. La musique envahissait chaque recoin de la salle. Les gouttelettes en cristal du

chandelier se balançaient dans la fumée de cigarette et la chaleur humaine.

Il termina son cocktail d'un trait, y puisant peut-être du courage, puis il lui tendit une main confiante.

— Voulez-vous danser ?

Georgie désigna ses pieds et fronça le nez.

— Merci, mais mes pieds me soufflent que la piste de danse est bien trop dangereuse pour moi.

Une seconde, il plongea ses yeux d'un bleu intense dans les siens. Réalisant qu'il avait été snobé, il fit volte-face sans un mot, puis marcha jusqu'à la première femme seule au bord de la piste. Il la força presque à le suivre dans la foule des danseurs.

Georgie vida son verre avant d'en commander un autre. Malgré ses orteils endoloris et sa robe trop petite, la soirée avait été particulièrement divertissante.